

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 39

Artikel: Porquiet n'ein zu atant dè roillie
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vois et choisis. Tu as devant toi la vie et la mort : la mort, vers laquelle tu courais, et la vie avec ton Emma. Choisis entre le joug du désordre et celui de la vertu. »

Le chevalier allait répondre, mais déjà Berthe avait disparu. Un mois après, Fernand de G. était l'heureux époux d'Emma. Il avait trouvé dans les mystères de la tour de Gourze le secret d'être heureux. Il vit encore, et bientôt le jour où la bonne reine lui a appris à employer l'heure fugitive et à donner un noble but à ses affections.

Ainsi le vieillard prenait plaisir à retracer à un nouveau venu ce qu'il avait lui-même appris dans le cours d'une longue vie. En même temps nos yeux parcouraient la vaste scène qui se déroulait autour de nous : au nord les forêts de sapins, les vallons s'entrelaçant aux vallons, les troupeaux agitant leurs cloches sur les pâtures, un air vif et frais courant sur la contrée ; au midi, sous le chaud soleil, les prairies se perdant dans la région des vignes, les villages succédant aux villages, Lausanne, les clochers de Notre-Dame, Genève au loin, le lac, sur lequel des barques volaient à l'aide de leurs voiles latines, enfin l'amphithéâtre des monts s'élevant dans l'azur du ciel.

Nous choisissons, pour descendre des monts, le sentier qui conduit, par la Corbessière et le Closy, vers la rive du lac de Bret. Mon guide ne discontinue pas de m'initier à la légende des lieux que nous traversons.

— Dans cette maison solitaire, me dit-il, habitait anciennement un Sarrazin, reste des hordes contre lesquelles on a élevé tant de tours de défense. Egare dans ces bois, il s'y fit une hutte, y demeura caché, puis devint la souche d'une famille au teint cuivré, que la commune d'Epesses a reçue parmi ses bourgeois, non sans scandaliser les communes environnantes. Les goûts que l'on prête à ces étrangers sont demeurés héréditaires dans la famille qui descend d'eux ; ils sont joueurs de violon ; ils passent aussi pour se connaître en tours de sorcellerie et savent, sans qu'il y paraîsse, enlever, tantôt un objet, tantôt un autre ; du moins, chacun ici se plaint d'avoir été, de manière ou d'autre, la dupe de ces maillins.

(A suivre.)

A Moudon.

(Causerie.)

Notre bonne vieille cité de Moudon est assez calme d'ordinaire ; ses marchés, ses foires surtout, lui donnent de temps à autre, il est vrai, un peu d'animation et de vie ; mais, à part cela, le temps s'écoule ici paisible, monotone, et nous jouissons parfois d'une si douce quiétude que nous sommes à nous demander si nous n'avons point l'air de bons bourgeois en villégiature.

Eh bien ! si vous étiez arrivé ici, il y a tout au plus une quinzaine, vous vous seriez cru débarqué dans une grande ville de garnison. Moudon avait en effet une garnison, puisqu'elle logeait dans ses casernes le 5^{me} bataillon d'infanterie d'élite.

Quel train-train pour une petite ville que d'avoir dans ses murs sept à huit cents troubades !

A cinq heures du matin, alors qu'à demi éveillé, vous vous tournez et vous renfoncez mollement dans les draps pour finir un sommeil interrompu par quelque beau rêve, la fanfare du bataillon parcourt déjà les rues, envoyant à tous les vents, jusqu'à nos oreilles même, les notes stridentes de la diane.

Vous voilà secoué de votre torpeur et essayez un peu de vous rendormir ? Inutile ! car on entend déjà des gens qui circulent, des volets qui s'ouvrent. Les aubergistes empressés sont debout depuis longtemps, servant avec une sol-

litude toute particulière les amateurs du petit verre du matin. On cause, on se démène, puis le jour vient.

Le soir, c'est la retraite. Ah ! celle-là, on l'écoute toujours avec plaisir ! les civils, s'entendent. Le soir, quand neuf heures sont près de sonner, la caserne est quasi cernée par une foule, pour la plupart composée de civils, jeunes et vieux, qui reviennent ainsi tous les jours, à la même heure, se repaître d'une audition de la retraite. Cela met parfois la larme à l'œil, à ces vieux surtout, qui ont aussi porté le sac, qui ont pris part à ces terribles campagnes de 47, 57 et autres, dont ils ont un plaisir extrême à se remémorer les faits. — En s'éloignant, on les voit quelquefois se frapper la poitrine, en disant : « On a fait aussi du service dans le temps ! »

Pour beaucoup de soldats, elle se fait entendre de trop bonne heure, cette retraite. Que d'ennuis elle occasionne parfois ! Que de projets n'a-t-elle pas fait abandonner ! que d'illusions sont devenues, par elle, chimères ! Ici, c'est une partie de cartes qu'on a dû interrompre pour ne pas manquer l'appel et se voir condamner à vingt-quatre heures de salle de police ; ailleurs, au rendez-vous du soldat avec sa cousine (le soldat en a toujours une partout), ce sont ces instants déjà si courts, où l'on aime être seuls pour laisser épancher son cœur ; ce sont ces instants si impatiemment attendus, tout remplis de baisers, que cette maudite retraite vient durement abréger !

Et combien d'autres inconvénients ne procure-t-elle pas !

Au repos de midi et le soir, la ville présente une animation toute particulière : les magasins s'emplissent, les cafés, à la grande joie des aubergistes, regorgent de militaires, et, dans les rues, c'est un va-et-vient continu de soldats.

Voici d'abord le pioupiou, simple, mais très propre sous sa tunique bleu-sombre à deux rangées de boutons brillant comme des étincelles. Qu'il pleuve ou qu'il vente, vous le voyez toujours content. La journée a-t-elle été dure, la manœuvre fatigante, vous l'entendez néanmoins chanter avec ses camarades comme dans la *Dame-Blanche* :

— Ah ! quel plaisir d'être soldat !
L'on sert par sa vaillance
Son hameau, son pays et l'Etat.
Et gaïment (*bis*) l'on s'élance,
De l'amour (*bis*) aux combats, etc., etc.

Voici, tout au bout de la rue, le major : Se reconnaît non seulement aux galons, mais à sa démarche fière, imposante. Il se rend au cercle. Ne salue sur son passage que les grosses nuques de l'endroit et rend le salut à ses officiers.

Les capitaines se reconnaissent également à leur allure ; ils ont aussi la démarche fière, toute militaire, s'efforçant, en ceci, à imiter le commandant du bataillon.

Les lieutenants, des jeunes ceux-là, sont plus soucieux de leurs moustaches que des théories sur l'école de peloton. Vous les voyez se promener gravement en ville, la tête haute, non pour obéir au règlement, mais pour mieux découvrir, derrière le rideau de quelque fenêtre, un gracieux visage auquel ils lanceront de provocantes œillades. — Se distinguent en outre à leurs casquettes Saumur et à leurs pantalons bouffants.

La troupe, nourrie en caserne, recevait un ordinaire qui ne laissait rien à désirer. Figurez-vous du potage excellent, bouilli, pommes de terre, choux, le premier jour ; le second, potage, macaronis d'Italie sauce tomates, avec pommes de terre ; le jour suivant, avec le potage, ragoût de veau, salade, etc. Il n'y manquait plus que le dessert, le café, et vous auriez eu tout à fait un menu de table d'hôte.

Il faut reconnaître qu'aujourd'hui la Confédération fait bien les choses ; car il n'y a que quelques années seulement, le bouilli seul composait le menu de midi.

En ce temps-là, aux heures des repas, il n'était pas rare de rencontrer, autour du Château et devant les casernes de la Cité, des soldats qui, le pain dans une main et la fourchette plantée dans une ration de l'autre, mordaient à belles dents dans le morceau. C'est pour cela que nos troupes avaient été baptisées les *ronge-bouilli* par les gamins de la Cité.

Maintenant, la Confédération, en mère soucieuse de ses enfants, voit toute sa sollicitude à améliorer le *rata*. Aujourd'hui, ragoût, macaronis ; demain beafsteaks, poulets peut-être ; et qui sait si, dans un avenir qui n'est peut-être pas si éloigné qu'on le pense, nous n'aurons pas du gibier ou du poisson. Tout permet, en effet, de le supposer. Voyez, par exemple, l'intérêt tout particulier que la Confédération déploie dans le domaine de la chasse et de la pêche. — Il y a là-dessous un but et un noble but, n'est-il pas vrai ?

Les soirées se passaient agréablement dans le bataillon 5 ; les chanteurs, et certes il y en avait, s'étaient réunis, avaient étudié un certain nombre de morceaux et organisé un concert d'accord avec la fanfare. Ce concert, offert à la population de Moudon, leur a valu une collation de la part de la Municipalité.

Les hommes venant de Payerne s'étaient, de leur côté, réunis en soirée familiale précédée d'un banquet où le petit salé du cru faisait les honneurs de la table. Le tout accompagné d'un orchestre d'amateurs recruté dans le bataillon.

Les officiers avaient eu aussi leur idée : Sous prétexte de consacrer à Terpsichore les dernières soirées qu'ils avaient à passer à Moudon, des invitations furent lancées à tous les jolis minois de l'endroit. L'appel fut entendu ; de tous côtés d'élégantes toilettes arrivèrent, et la soirée, commencée de bonne heure, ne finit qu'à la diane le lendemain.

C. T.

Porquiet n'en zu atant dé roillie.

— Quin teimps ! Quin teimps ! Sami.

— Oï ! Oï ! mon pourro Abran ! et se cein va dins onco on part dè dzo, ne sè pas coumeint cein vio allâ perquie !

— Oh ! cè teimps ne pão pas mè dourâ, kâ, vouaïque trai senannès que ne fâ què rolhi ; la plliodze dâi astout être tota avau et, à la fin dâi fins, sâr bin la nortze que lo sélao ne montrâi pas sa frimousse ion dè stâo dzo, kâ te sâ, Sami, quand l'est bon l'est prâo !

— L'est bin verè, Abran, cein que te mè dit ; mâ po lo momeint, cein ne fâ pas noutrés z'afférés et no faut dourzè quie ; n'en onco rein dè vuagni, et portant lè lo momeint po la gramma ; n'en onco on moué à veri avoué la tzerri que foudrài poâi férè ora, vouaïque lè veneindzès et per cè teimps lo resin ne va rein gagni avouè clia plliodze ; foudrài grulâ lè bliessons, ramassâ lè coquîs, tot cè ovradzo resté ein derrài, et se vint per hazâ cauquîs dzo dè bio, n'areint tot cliau travaux à férè ein on iadzo. Té dio, cè teimps mè miné, et vâi-tou, pourro Abran, crayo que n'en l'abominachon dé la dévastachon. Faut que n'ausseint fé oquîe d'impérdenbllo po que cè que coumandè per lè d'amont no z'einvouyè on teimps dinsè.

— Attiuta ! Sami, se n'en cè teimps dé plliodze et dé niollès, ne faut pas mettre la fauta su lo compto dâo bon Dieu, kâ li ne l'ai est porrein !

— Adon quoui est te que pâo cein férè ?

— Eh bin ! tè vu derè : l'est la faute à Andrée et l'est à li que faut s'en eimpreindrè.

— Et quoui est-te que l'est que cè Andrée ?

— Eh bin ! atteinds, té vu cein expliquâ tot net. Te sâ cein que l'est que lo pôle ?...

— Binsu ! qu'on recordé cein à l'écoula. Lo pôle, se mè ressougnè bin, l'est lo fin coutset dè la mappemonde, dè la sphère se te vao, que lâ y'ein a mimameint dou : lo pôle nord qu'est tot amont la carta, et cè dâo sude qu'est ào fin bas tot avau.

— Oi, l'est bin cein. Et po ein reveni à cein que volliâvo té derè, cé certain Andrée a volliu allâ vârâ coumeint cein irè pè cé pôle nord, io nion n'est zu tant qu'ora ; et coumeint on ne poivè allâ roudâ per lè ni a pi, ni ein cariolès et ni liquiettés, l'âi est zu avoué on ballon et paret que l'a pu arrevâ !

— Mâ tot cein que te mè dit n'a rein à férè avoué cé temps dépoureint que n'ein ora.

— Attiuta pi ! on iadze arrevâ à cé pôle, cé Andrée s'est mè à fotemassi et à tot miquemâqu lo commerço per lè amont, l'a met on bocon trâo dè grasse ào torellion que fâ veri la sphère, et la terra s'est eimmodaie tant rudo que dinsè n'en ora Mamert, Médâ, Pancrace, Péregrin et ti clliâo crouio saints de glliaice que no ne dévetrein avâi qu'âo tsautain dè l'an que vint. Orâ, as-tou comprâi ?

C. T.

Pour tuer une puce.

Bien que le procédé indiqué par notre correspondant, pour se débarrasser du petit insecte incommodé, soit bien connu, nous le publions quand même, à cause de la manière originale dont il est raconté.

Je crois être agréable à vos lecteurs, lectrices et abonnés en leur donnant un moyen, aussi facile que commode, d'occire en peu d'instants la puce la plus rebelle, quels que soient son âge, sa taille et sa force musculaire, et quelle que soit aussi l'obstination avec laquelle elle se dérobe aux recherches les plus actives...

Exemple : Vous vous sentez mordu : immédiatement vous vous mettez à la recherche de l'insecte sautillant, et, après mille tentatives infructueuses, grâce à l'agilité bien connue de ce petit parasite, à la mille et unième, vous réussissez à le saisir... Vous vous apprêtez à savourer votre vengeance et à punir l'insolente qui s'est, sans façon, invitée à déjeuner avec vous, lorsque... clic ! un petit saut et votre proie vous échappe !...

Alors, attention, l'instant est solennel et c'est ici que vous avez besoin de mes conseils : rassurez-vous, nous allons facilement, sans la chercher, sans la toucher, la conduire au supplice, grâce à la méthode infaillible que j'ai l'honneur de vous exposer.

D'abord, et avant tout, courez fermer à double tour la porte de la chambre, afin que votre victime ne puisse sortir... puis, mettez sur un coin de la cheminée un petit morceau de viande crue. Un peu plus loin, toujours sur le marbre de la cheminée, mettez une pincée de tabac en poudre que vous disséminerez un peu. Cela fait, vous pouvez vaquer à vos affaires : le châtiment se fera tout seul.

En effet, la puce, effrayée, va faire d'abord un certain nombre de fois le tour de la pièce, cherchant une issue, mais comme toutes les portes sont fermées et bien fermées, elle ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle est prisonnière... Cris, pleurs, lamentations... n'y prenez pas garde. Au bout d'un certain temps, l'heure de son dîner étant arrivée, elle va chercher de quoi manger, mais elle n'osera revenir à vous, après la frayeur que vous lui avez faite... et puis vous êtes peut-être sorti, ce qui est encore une raison pour qu'elle ne puisse de nouveau dîner avec vous. Après avoir cherché partout, et regardé de tous côtés, elle finit par apercevoir, sur le coin de la cheminée, le morceau de viande que vous y avez déposé. Vite, elle grimpe, elle arrive et se jette sur cette proie inespérée. Quand elle a fini, — vous allez voir

comme c'est simple, — elle s'en va faire une petite promenade de digestion sur le marbre de la cheminée ; à sa place, vous, moi, vous en feriez autant ; mais alors elle est obligée de passer au milieu du tabac à priser que vous y avez semé... elle respire cette odeur et, bientôt éternue violemment et en éternuant elle se brise la tête sur le marbre, où vous la retrouvez les quatre fers, pardon, les six pattes en l'air. Et ça n'est pas plus difficile que ça !

Essayez-en et vous m'en direz des nouvelles !

ROCHEDURE.

A propos de la suppression des cadets.

(Elégie.)

Hélas ! ils ont vécu... les cadets héroïques ! Plus jamais ne verrons sur nos places publiques De ces guerriers fameux le bataillon hardi Défilé crânement, le soir du mercredi, Aux sons de gais tapins, à l'allure entraînante, Ou d'un « pas redoublé » de fanfare éclatante.

O sombre désespoir, ô regrets superflus !

Il n'est plus de cadets,

Hélas ! il n'en est plus !

Hélas ! il n'en est plus... Leur vaillante cohorte, Dont une discipline, à la fois douce et forte, Savait dompter la fougue et tenir haut les cœurs, Phalange de héros, rentrant toujours vainqueurs, De notre bonne ville, à jamais disparue, Ne fera plus courir les gamins dans la rue.

O sombre désespoir, ô regrets superflus !

Il n'est plus de cadets,

Hélas ! il n'en est plus !

Jamais plus n'entendrons gronder vos canonnades, Fiers artilleurs, à bras traînant vos caronades ; Vous ne paraîtrez plus à nos yeux étonnés, Tout petits fantassins trottant époumonés, Trompettes et tambours, aux ondoyants pâanches, Et vous, beaux officiers, aux naissantes moustaches.

O sombre désespoir, ô regrets superflus !

Il n'est plus de cadets,

Hélas ! il n'en est plus !

Hélas ! il n'en est plus..., implacable et sévère, Le Pouvoi tout puissant quici chacun révère, Après avoir où bon nombre de discours, A cru de nos cadets devoir trancher les jours ; Et du « désarmement » inaugurant l'idée, Vient de donner l'exemple à l'Europe obérée.

O sombre désespoir, ô regrets superflus !

Il n'est plus de cadets,

Hélas ! il n'en est plus !

Hélas ! il n'en est plus... Puisse la politique Des grandes nations, en ce moment critique, Ne pas mettre en péril notre gouvernement ; Car il pourrait fort bien déplorer vivement, A l'heure de traiter de puissance à puissance, D'avoir de nos cadets désarmé la vaillance,

O sombre désespoir, ô regrets superflus !

Il n'est plus de cadets,

Hélas ! il n'en est plus !

Lausanne, 20 juillet 1897. Fd W.

Les cafés.

AUTREFOIS — AUJOURD'HUI

Une demande d'autorisation d'ouvrir un hôtel-café à la gare de Chavornay ayant été faite, par M. Devenoge, auprès de la Municipalité du lieu, celle-ci a préavisé négativement. Le requérant s'est alors adressé directement au Département de Justice et Police qui a admis le préavis municipal. De là, recours au Conseil d'Etat, qui a confirmé la décision du Département. M. Devenoge, ne se tenant pas pour battu, a renouvelé sa demande devant le Grand Conseil sous forme de pétition. Celle-ci a trouvé là un meilleur sort, car, sur le préavis de la commission chargée de l'examiner, elle a été renvoyée au Conseil d'Etat avec recommandation. — La Municipalité de Chavornay a basé son refus sur le fait qu'il y a suffisamment d'établissements de ce genre dans la localité.

Ceci nous rappelle qu'il fut un temps — qui n'est pas encore très éloigné de nous — où

dans quelques localités du canton, on se plaignait, au contraire, du trop petit nombre, et parfois de l'absence complète de cafés, témoins les lignes suivantes extraites de deux lettres adressées à la Municipalité d'Aigle, la première en 1833, la seconde en 1834 :

« L'absence à Aigle d'un établissement de l'espèce de celui dont je prends la liberté de vous entretenir, m'a suggéré l'idée de combler ce vide. C'est d'un café-billard dont je veux parler, et non d'une pinte ou d'un cabaret qui sont souvent des réceptacles que fuient les honnêtes gens. Si ma prière est accueillie, je donnerai à ma maison l'appropriation et l'arrangement désirables sous le rapport de l'agrément et de la salubrité, et peu de temps suffira pour prouver que cet établissement, soit par lui-même, soit par la manière dont il sera desservi, se recommandera à tous ceux qui désirent trouver quelque part un innocent délassement des travaux de la journée, et le charme de leurs loisirs sans y avoir le spectacle des habitudes dégoûtantes. »

« Un tel établissement manque au chef-lieu d'un district qui compte plus de 15,000 âmes¹, où les étrangers affluent le samedi singulièrement, et où bon nombre d'entre eux désirent autre chose qu' des aliments, de la boisson et des scènes salement bâchiques. »

Cette première démarche, qui n'eut probablement pas de solution favorable, fut reprise l'année suivante sous une forme non moins originale :

« Monsieur le Syndic et Messieurs les Conseillers municipaux,

« L'industrie est la fille du commerce et de la civilisation. Partout où ils ont pénétré, ils ont procuré le bien-être des populations, en faisant éclore des établissements utiles. Là où il n'y a ni commerce, ni industrie, tout languit, rien ne prospère, et le but de la civilisation, qui est le bonheur social, est en grande partie manqué. Aigle, Messieurs, Aigle, chef-lieu de district, au milieu d'une contrée populeuse, riche, intéressante, où beaucoup d'étrangers sont attirés soit par les curiosités naturelles, soit par le grand passage de France et d'Allemagne en Italie, Aigle n'offre aux voyageurs que de simples cabarets ou des pintes. Point de cafés, point de traiteries, le riche ne peut s'arrêter que dans un *tout y va*.

« Ne serait-il pas urgent aujourd'hui qu'une nouvelle route va s'ouvrir² et qu'un nouveau débouché se prépare, qu'il y ait à Aigle un établissement où chacun pût trouver tranquillité, bonne société, à boire et à manger selon ses besoins et ses facultés pécuniaires.

« Le soussigné vient, en conséquence, Monsieur le Syndic et Messieurs, solliciter de votre part un préavis favorable pour la demande qu'il se propose de renouveler auprès du Conseil d'Etat, relative à l'établissement d'un café et traiteur. »

¹ La population du district d'Aigle est aujourd'hui de 18,648 habitants.

² Il s'agit sans doute de la route d'Aigle aux Ormonts.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE Agendas de bureaux pour 1898.

VIENT DE PARAITRE :

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences données à Lausanne

par L. MONNET

avec couverture illustrée par R. LUGEON.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS et chez tous les libraires.

Prix : 1 fr. 50.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.